NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

90 N° 1 1968

La fonction religieuse de la raison

Lucien MORREN

p. 23 - 29

https://www.nrt.be/fr/articles/la-fonction-religieuse-de-la-raison-1410

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La fonction religieuse de la raison

Le texte ci-dessous est celui de l'exposé oral fait au Symposium « L'Année de la Foi » du III^e Congrès Mondial de l'Apostolat des Laïcs (Rome, oct. 1967) par le professeur Lucien MORREN (Louvain), Chef de délégation de la Fédération Internationale des Universités Catholiques. L'auteur et les responsables de la publication des Actes de ce Congrès nous ont aimablement permis de publier ce témoignage dont les circonstances requéraient vigueur et concision. Nous les en remercions vivement. Les sous-titres sont de la rédaction de la revue.

Nous avons tous été saisis jusqu'à l'angoisse par les grands problèmes du monde d'aujourd'hui, problème de la faim lié à celui de la population, celui, qui les recouvre, du développement, celui de la paix. Nous autres chrétiens, c'est dans la foi que nous trouvons et le motif profond de notre engagement et la force de persévérer en dépit des difficultés sans nombre à affronter.

Cela demande que notre foi soit solide et nourrie. C'est l'évidence même ; et pourtant le danger est réel aujourd'hui, devant l'immensité des tâches à accomplir et leur acuité, de s'engager dans le développement et de laisser en même temps le fondement de notre action à l'état sous-développé. C'est le danger maintes fois dénoncé de l'horizontalisme qui oublie la dimension verticale de la transcendance. Le symbole même de la Croix ne devrait-il pas toujours nous rappeler que l'essence du christianisme réside dans l'indissociable union de la verticale et de l'horizontale, de l'appel de Dieu et du service des hommes.

Notre foi relève de la verticale pour, ici-bas, nous aider à agir. Mais une foi ne sera solide que si nous rendons leur part à chacune de ses trois composantes. Nous avons tous appris que ces trois composantes sont la grâce, la volonté et la raison. Comme Malègue l'a dit admirablement : « Si la foi est par la grâce vertu aidée, elle est de par la volonté vertu libre et elle est de par la raison vertu fondée [1] ».

Or cette dernière « vertu » apparaît trop souvent aujourd'hui comme la grande oubliée. C'est un scientifique qui vous parle, qui a

---

1. MALÈGUE, dans *Pénombres*.

grandi dans des milieux positivistes et pour qui le rôle de la raison est essentiel. Aussi est-il peiné lorsqu'il voit des chrétiens parfois présenter la foi comme un sentiment irrationnel. On nous dit que la foi se communique, se conserve ou se perd selon des modes existentiels et je veux bien y souscrire à condition que l'existentiel englobe l'intelligence qui est une dimension essentielle de l'existence humaine. L'intelligence n'est pas l'apanage des intellectuels. Elle fait partie de la dignité humaine fondamentale. Traiter un homme dignement, c'est parler à son intelligence comme à son cœur. Au surplus l'aspiration à plus de clarté se manifeste de façon émouvante par la soif universelle de connaître et d'apprendre. Mais nous chrétiens, combien ne devons-nous pas étendre cette soif à notre culture religieuse, et cela selon des modes propres à chaque situation. On a pu définir l'homme comme un animal raisonnable. Quelque incomplète que soit cette définition, il n'en reste pas moins que la raison doit imprégner nos activités et nos options et, à fortiori, la plus haute qui soit. Trop de chrétiens d'aujourd'hui, cultivés par ailleurs, se réfugient en matière religieuse dans un fidéisme qui est une démission de l'intelligence et, pour tout dire, une méconnaissance de l'homme.

Foi et signe

Mais évidemment, il faut bien s'entendre sur le mode propre de l'exercice de la raison dans la foi. Peut-être l'oubli contemporain de son rôle vient-il du caractère envahissant et volontiers totalitaire du raisonnement de type scientifique. Dans la foi, la raison n'opère pas comme dans la démonstration d'un théorème, sans quoi il n'y aurait place ni pour la grâce, ni pour la liberté. Le mode propre d'opération de la raison dans la foi est celui de la *connaissance par signe,* par découverte du sens que recèle le signe.

Le signe, normalement, a un support tangible. Le spirituel n'est accessible à l'homme que par le chemin du sensible et l'Evangile tout entier est une illustration de cette vérité. C'est toute l'économie de l'Incarnation. Le Christ est le Signe par excellence. Le christianisme ne repose pas sur une doctrine, si sublime soit-elle, mais sur le témoignage d'un fait historique, l'Incarnation de Dieu en Jésus-Christ, sa mort et sa Résurrection. Au surplus, le mode de connaissance par signe est le seul qui permette, dans le respect voulu des distinctions, de passer du sensible signifiant à la vérité religieuse que ce sensible veut faire appréhender et qui le transcende. Mais pour comprendre le signe, il faut d'abord que la volonté nous oriente dans la recherche du vrai ; il faut ensuite, et surtout, que la grâce nous le fasse voir, qu'elle nous en donne l'intelligence.

On ne peut parler de ces questions sans évoquer cette admirable étude du P. Rousselot, « Les Yeux de la Foi »[2], qui a fait date et

qui a constitué une véritable libération de l'intelligence dans le problème de la Foi. La grâce confère à la raison les yeux adaptés à l'objet à percevoir. N'oublions jamais, selon sa magnifique expression, que la grâce qui se manifeste dans la foi n'est pas seulement perçue mais qu'elle est percevante. La grâce nous fait réellement voir, elle satisfait notre raison sans que pour autant nous puissions jamais porter un jugement sur un frère incroyant comme on ne reproche pas à celui qui n'a pas été doté de la vue de ne pas apercevoir les couleurs.

La connaissance par signe, avons-nous dit, nous fait découvrir le sens et cela selon toute sa richesse de direction et de signification. Combien cette découverte du sens devient essentielle aujourd'hui dans un monde qui de plus en plus semble accepter l'absurde, du moins dans nos pays. Quelque différentes que puissent être au départ leurs inspirations, des types de pensée comme l'existentialisme ou le structuralisme se rejoignent dans une commune acceptation de l'absurde. Et il en va de même de modes de vie comme celui de l'homme standardisé de nos grandes villes qu'illustrait le film vu Jeudi dernier. Il semble que nous vivions dans un monde où de plus en plus le chrétien devient l'homme qui refuse l'absurde.

Mais le chrétien, par le fait même qu'il doit se mêler au monde et y vivre, qu'il participe à part entière à sa vie en s'efforçant le mieux possible d'y refléter la lumière qu'il a reçue, sera toujours exposé aux tentations du monde qui, à certaines heures et dans certaines situations, se font si pressantes que nous sommes ainsi mis en perpétuel état de conversion. Peut-être est-ce la voie que la grâce prend pour faire grandir et mûrir en nous la foi. Nous n'avons pas à choisir notre état mais à l'assumer.

Harmonie et rupture

Les chemins que prendra la grâce pour nous faire toujours mieux découvrir les sens à travers les signes suivront l'infinie variété des itinéraires propres à chacun d'entre nous, dans nos situations particulières, que nous soyons occidentaux ou du Tiers-Monde. Ce qui est sûr, c'est que chacun de ces itinéraires doit aboutir au Christ. Deux autres caractères communs se retrouveront toutefois vraisemblablement en tous. C'est que chacun de ces chemins comportera des éléments d'harmonie associés à des éléments de rupture. Les éléments d'harmonie sont nécessaires à l'accueil et à l'alerte mais ce serait s'illusionner de croire que toute ouverture à Dieu transcendant ne comporte pas aussi un élément de rupture.

---

2. P. Rousselot, *Les Yeux de la Foi*, dans *Rech. de Sc. Rel.*, 1 (1910) 241-259 et 444-475.

On m'excusera si, faute de temps, je parais ignorer les appels fondamentaux de la conscience et si je n'indique, et cela dans une extrême et schématique brièveté, que deux voies de découverte du sens qu'un scientifique chrétien a personnellement éprouvées. Je dis bien un scientifique chrétien et non les scientifiques chrétiens, car l'expérience me montre qu'il serait téméraire de généraliser. Une première voie nous est suggérée par des réflexions sur le monde que nous découvre la science, voie où une harmonie d'ensemble prédomine. Dans une seconde voie, plus traditionnelle, on partira au contraire d'un élément de rupture.

Première voie. Ce qui nous frappe particulièrement dans la vision globale du monde telle que la science actuelle nous le découvre, c'est à tous les niveaux des êtres leur structure biface ou, si l'on veut, *complémentaire*. Et par complémentarité, on entend que la description d'un être, pour être complète, doit associer deux aspects dont la jonction profonde nous échappe et qui sont apparemment antagonistes. Disons brièvement qu'en physique, c'est la complémentarité de l'onde et du corpuscule, en biologie, celle du support matériel et de l'organisation informatrice qui, plus familièrement, peut se transposer dans le vocabulaire Teilhardien du *dehors* et du *dedans*. Et enfin chez l'homme, c'est la complémentarité entre l'esprit et le corps, indissolublement associés dans l'unité de l'être et non pas séparés selon ce dualisme mutilant que nous proposait Descartes.

Déjà, en suivant l'axe de l'évolution, on voit le dehors des choses, qui au début accapare quasi tout entier le champ phénoménal, céder progressivement le centre d'intérêt à un dedans qui s'épanouit en psychisme et en réflexivité. C'est parce que Teilhard de Chardin, avec un souffle sans pareil, a ainsi dégagé le sens de l'évolution, expression temporelle de la Création, qu'il a connu le succès extraordinaire et mérité que l'on sait.

Mais cette complémentarité présente encore pour le chrétien un autre intérêt et un autre sens. C'est que, analogiquement bien sûr, tous les mystères chrétiens se présentent eux aussi sous cet aspect complémentaire, union indissoluble de deux termes apparemment opposés. C'est en Dieu, le mystère de l'Unité dans la Trinité, en Jésus-Christ l'union dans son unique personne des deux natures opposées créatrice et créée, en Marie, l'union de la virginité et de la maternité, ou encore, par exemple, en chacun de nos actes le respect de notre liberté sans préjudice de la motion divine.

De cette confrontation on peut tout d'abord déduire que la complémentarité, découverte dans la nature au prix d'une humilité de notre esprit qui a dû renoncer à la représentation, devient de ce fait une aide pédagogique pour l'acceptation du mystère religieux. Mais on en déduira surtout la vision grandiose d'une harmonie supérieure

faisant voir dans toute la Création un reflet de son Créateur. C'est tout le thème de l'Image qui en est éclairé. Or qui dit harmonie dit aussi sens.

Cependant cette perspective de sens, qui s'origine dans l'étude de la nature et de l'évolution et qui s'est engagée selon l'axe majeur de cette dernière, n'en a pas moins laissé, dès le début, dans l'ombre des bas-côtés, des éléments négatifs tels que les échecs et les ratés et surtout la présence du mal et de la souffrance. Il ne manque pas de mentalités pour s'arrêter sur ces points et se faire alors une vision du monde se réduisant à une poussée aveugle de forces immanentes qui après avoir fait germer le feu d'artifice de l'esprit finira un jour dans l'absurde avec l'extinction radicale de ce dernier.

A ce nihilisme dissolvant s'agglutinent évidemment, par nécessité interne, d'autres courants et le plus insidieux d'entre eux n'est-il pas aujourd'hui celui d'une certaine critique historique qui s'attaque aux fondements du christianisme par les voies d'une démythologisation évacuant tout surnaturel. L'école dite de la mort de Dieu la rejoint en cela : toutes deux menacent de réduire le christianisme à une sorte d'humanisme sans transcendance qui est proprement sa négation.

Voilà cependant bien le climat spirituel qui tend à s'établir dans de larges milieux en Occident et qui demain pourrait s'étendre à d'autres. Ceci nous concerne donc tous et pas mal d'entre nous sont ou seront exposés à cette tentation corrosive qui ronge tout et qui a pour base une mentalité expérimentale et vérificatrice, ce qui est bien, mais aussi exclusivement réductrice et, qu'on me pardonne cette acrobatie arithmétique, négativement positive.

Sainteté et miracle

Il faut aller jusqu'à ce fond pour comprendre alors combien la sainteté et le miracle chrétien peuvent contribuer, par leur caractère radical, à rompre le cercle fermé de l'angoisse du non-sens de cette radicale fermeture qui n'accepte plus que le langage des faits.

Je m'en tiendrais ici au miracle et l'un des motifs est qu'il me paraît souffrir d'un grave malentendu. Je n'ignore aucunement en effet combien le miracle est discrédité chez nombre de chrétiens cultivés qui le considèrent comme une apologétique au rabais s'appuyant sur les goûts de merveilleux les plus suspects, sans parler des problèmes d'authenticité. Mais pour nous en tenir à l'essentiel, disons que l'ivraie ne doit jamais nous faire rejeter le froment et qu'une suspicion généralisée du miracle est plus que paradoxale de la part de ceux dont toute la foi repose sur un miracle fondamental. Je crois cependant que le discrédit actuel vient surtout de

ce que l'on ne retient d'ordinaire du miracle que le fait brut et que l'on perd ainsi de vue l'essentiel qui est sa valeur de signe. Le signe est, comme l'a dit le P. Monden, le centre de gravité du miracle[3]. Et cette valeur de signe vient de ce que le miracle chrétien est toujours dans sa nature homogène à l'Evangile et qu'il se produit toujours dans un contexte religieux. Ma plus grande confiance dans la valeur permanente du miracle vient précisément de sa consonance avec le message évangélique, avec ce sens du signe que lui confère saint Jean, et aussi de son adaptation bien évangélique à tous. Mais je reconnais que, se présentant d'abord selon l'abrupt de la rupture, sa reconnaissance comme signe peut devoir supposer une connaissance préalable de ce message évangélique auquel il renvoie et qu'en conséquence le miracle est davantage affermissement de la foi qu'accès à la foi. Sa valeur dans le contexte que nous envisageons vient de ce qu'il est un signe qui part d'un fait et qui, lorsqu'il est contemporain et ceci est essentiel, se prête à enquête et à contrôle. Je pense ici évidemment tout d'abord aux faits de Lourdes lorsque, par leur nature, ils excluent l'intervention émotive ou nerveuse. Ce sont ces caractères qui le rendent élément approprié de rupture pour libérer les esprits exposés au carcan que nous avons décrit. Pour eux, dans le miracle, l'événement s'est fait parole.

Respect des méthodes

Nous avons parlé ce soir d'harmonie et de rupture. Il est encore un autre point d'application de cette complémentarité d'un nouveau genre dans la fonction religieuse de la raison et qui est propre à recueillir l'adhésion de l'ensemble des scientifiques. Il s'agit de la façon dont ils envisagent les relations entre science et théologie.

L'Ecriture sainte est Révélation religieuse et il est donc abusif de vouloir en tirer des déductions d'ordre scientifique.

Par ailleurs la science, qui étudie le créé, est aussi à sa manière révélation des desseins de Dieu quant à sa Création. Et si elle débouche inéluctablement sur des questions d'ordre philosophique, elle n'a pas à les résoudre.

Il résulte de ces principes que *la science est autonome dans son ordre,* point sur lequel les scientifiques sont extrêmement sensibles. Ils ont été très heureux que, par Gaudium et Spes, l'Eglise ait pleinement reconnu cette autonomie dans un document possédant une telle autorité. Mais il en résulte aussi que si les découvertes scientifiques viennent déranger le cadre dans lequel une théologie héritée de l'ère pré-scientifique a enrobé les vérités de foi, il est conforme au vrai que ce soit ce cadre qui s'harmonise aux découvertes assurées.

3. L. MONDEN, *Le Miracle, Signe de Salut,* Desclée de Brouwer, 1960, p. 41.

Ceci s'applique aujourd'hui tout particulièrement à l'évolution et au problème des origines humaines et déjà l'on peut envisager d'autres problèmes qui surgissent du groupe des sciences humaines. Si l'on avait toujours suivi ce principe d'autonomie, nous n'aurions pas connu les drames de Galilée et du transformisme.

Mais les accrocs de l'histoire ne doivent pas nous faire oublier la tradition constante dans l'Eglise de respect pour l'intelligence, tradition dont témoignent en particulier les universités catholiques.

Et en cette année de la Foi, qu'il nous soit permis de terminer cette défense de la raison par une prière où se rassemblent les trois assises de notre foi :

Seigneur, faites nous la grâce de toujours tendre notre volonté vers le vrai et de toujours mieux percevoir les fondements de notre foi.

Rome, le 16 octobre 1967.

Heverlee
Maison Saint-Jean
Celestijnenlaan 101

L. MORREN
professeur à l'Université de Louvain.